

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1854 \(1er janvier-21 décembre\) : Dorothee, une princesse russe, persona non grata à Paris](#)[Item](#)[132. Val Richer, Dimanche 6 août 1854, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

132. Val Richer, Dimanche 6 août 1854, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Décès](#), [Femme \(santé\)](#), [France \(1852-1870, Second Empire\)](#), [Guerre de Crimée \(1853-1856\)](#), [Politique \(Espagne\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Relation François-Dorothee \(Diplomatie\)](#), [Réseau social et politique](#), [Révolution](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1854-08-06

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote3905, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 18

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

132 Val Richer, Dimanche 6 Août 1854

Il n'y a pas à s'étonner que nous rabachions, nous simples spectateurs, quand les

acteurs eux-mêmes rabâchent. Les journaux ne sont pleins que de votre retraite. Vous évacuez Bucarest et la Valachie ; vous vous repliez sur le Sereth. Vous avez déjà fait cela. Pourquoi le recommencez-vous ? Pourquoi l'avez-vous fait la première fois ? On peut, même à ses dépens, prendre plaisir à assister à un grand spectacle ; mais suivre, jour par jour, des scènes inintelligibles, où l'on ne peut démêler aucun plan et où ne se rencontre même presque aucune action, c'est très ennuyeux. Si nous ne nous écrivions pas tous les jours, je laisserais là mes journaux sans les ouvrir, en priant quelqu'un de m'avertir au moment où le drame reprendrait vraiment, un peu d'intérêt et de clarté.

J'en trouve un peu plus en Espagne depuis deux jours ; je comprends un peu mieux. évidemment, l'anarchie a éclaté si violemment à Madrid, à Barcelone à Valence, partout que la peur prend à tous ceux qui ont quelque chose à perdre à l'anarchie. Espartero en entrant à Madrid comme Manuel de la Concha en revenant à Barcelonne, ne sont occupés que de rallier les troupes, de rassurer les honnêtes gens, de réprimer les perturbateurs. Vous allez voir les auteurs de l'insurrection pratiquer immédiatement la politique de résistance. Cela sauvera, quant à présent, le trône de la Reine Isabelle. Il me paraît que son dernier gouvernement, le Cabinet renversé si violemment, le comte de san Luis et ses collègues dont je ne me rappelle pas les noms étaient vraiment d'une incapacité, d'une immoralité, d'une légèreté et d'une fatuité incomparable ; des doublures de roués et de parvenus. C'est leur détestable gouvernement, plus qu'aucun complot ou aucun projet d'Opposition, qui a fait l'insurrection et son succès. Il y avait bien toutes sortes de coteries, d'intrigues, de rêves et par dessus tout le vent révolutionnaire qui est dans l'air et qui jette bas la porte dès qu'on la lui entrouvre ; mais ce n'est pas là, ce qui a décidé l'événement. On a tout simplement voulu se débarrasser de gens qui gouvernaient trop mal, et on va essayer de gouverner un peu moins mal et un peu plus honnêtement. Voilà l'impression qui me reste de tout ce qui m'arrive. Nous verrons bientôt si elle est fondée.

Avez-vous connu le baron de Vitrolles qui vient de mourir à 80 ans ? C'était un homme d'esprit, courageux, fidèle à sa cause et à ses idées, mais bien brouillon et préférant toujours les détours au grand chemin. C'est avec lui que j'ai eu en 1815, ma première discussion politique, à l'occasion d'un pamphlet qu'il avait publié sur le rôle du Ministère dans le gouvernement représentatif. Je présume qu'il est mort du choléra, outre ses 80 ans. Je ne puis regretter que vous ne soyez pas, dans ce moment à Paris. Le Choléra y est bien plus fort qu'on ne le dit, et qu'il n'est permis aux journaux de le dire. Mad. Gabriel Delessert, en a été à la mort ces jours derniers ; on la croyait perdue. Son beau frère Français m'écrit qu'elle est hors de danger.

Midi

Je n'ai pas de lettre. Je m'en prends à Schlangenbad. Adieu, adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 132. Val Richer, Dimanche 6 août 1854, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1854-08-06

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 25/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/9532>

Copier

Informations éditoriales

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Schlangenbad

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 13/09/2025 Dernière modification le 07/11/2025

Il n'y a pas à s'étonner que nous rabâchions, nous simples spectateurs, quand les acteurs eux-mêmes rabâchent. Les journaux ne sont pleins que de votre retraite. Vous évacuez Bucharest et la Valachie; vous vous repliez sur le Sereth. Vous avez déjà fait cela. Pourquoi le recommencer. Pourquoi l'avoir. Vous l'avez fait la première fois? On peut, même à des dépens, prendre plaisir à assister à un grand spectacle; mais même jour par jour, des scènes inintelligibles, où l'on ne peut déceler aucun plan et où ne se rencontre même presque aucune action, c'est très ennuyeux. Si nous ne nous écrivions par tous les jours, je laisserais là mes journaux sans les ouvrir, en priant quelqu'un de m'avertir au moment où le drame reprendrait vraiment un peu d'intérêt ou de clarté.

J'en trouve un peu plus en Espagne

Depuis deux jours ; je comprends un peu mieux, évidemment, l'anarchie a éclaté si violemment à Madrid, à Barcelonne, à Valence, partout que la peur prend à tous ceux qui ont quelque chose à perdre à l'anarchie. Exportés en entrant à Madrid comme Mearns de la Pontha en revenant à Barcelonne, ne sont occupés que de rallier les troupes, de rassurer les hommes, de reprendre les partisans. Vous allez voir les auteurs de l'insurrection pratiquer immédiatement la politique de résistance. Cela sauvera, quant à présent, le trône de la Reine Isabelle. Il me paraît que son dernier gouvernement le cabinet renversé si violemment, le comte de San Luis et ses collègues dont je ne me rappelle pas les noms, étoient vraiment d'une incapacité, d'une immoralité, d'une légèreté et d'une fatuité incomparables, des doublons de Roda et de parvenu. C'est leur détestable gouvernement, plus qu'aucun complot ou aucun projet d'opposition, qui a fait l'insurrection et son succès. Il y avait

l'air de tout, de tout, de l'extérieur, d'intriguer, de rêver, et par dessus tout le vent révolutionnaire qui est dans l'air, et qui jette bas la porte où, qu'on la lui entrouvre ; mais ce n'est pas là la qui a décidé l'événement. On a tout simplement voulu se débarrasser de ceux qui gouvernaient trop mal, et on va essayer de gouverner un peu mieux mal et par sur plus, honnêtement. Voilà l'impression qui me reste de tout ce qui m'arrive. Nous verrons bientôt si elle est fondée.

Au revoir comme le baron de Nitrolier qui vient de mourir à 80 ans ? C'est un homme d'esprit, courageux, fidèle à sa cause et à ses idées, mais bien bruyant et préférant toujours les détours au grand chemin. C'est avec lui que j'ai eu en 1818, ma première discussion politique, à l'occasion d'un pamphlet qu'il avait publié sur la rôle des ministères dans le gouvernement représentatif. Je prétendais qu'il est mort du choléra, autre de 80 ans. Je ne puis regretter que vous ne soyez pas, dans ce moment, à Paris. Le choléra y est bien plus fort qu'on ne le dit, et qu'il s'est prouvé aux journaux de le dire. M^{re} Fabrice de la Roche.

En a été à la mort et j'en suis sûr ; on la
croyait perdue. Son beau frère François m'écrivait
qu'elle est hors de danger. /

Indi.

Je n'ai pas de lettres de mon frère à Schlange,
bad. Adieu, adieu. 3